



HAL
open science

Le creuset sicilien ou les paradoxes de l'identité plurielle

Lise Bossi

► **To cite this version:**

Lise Bossi. Le creuset sicilien ou les paradoxes de l'identité plurielle. Espaces multiculturels. Sociétés et images, Presses universitaires de l'université Paris-Sorbonne, pp. 167-178, 2011. <hal-03966057>

HAL Id: hal-03966057

<https://hal.science/hal-03966057v1>

Submitted on 14 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Le creuset sicilien ou les paradoxes de l'identité plurielle.

Du fait de sa position particulière, au milieu du *Mare Nostrum*, la Sicile a été, pendant des siècles, colonisée ou occupée par divers peuples, au gré des invasions et des changements dynastiques : l'île se trouve, en effet, « au centre d'un système stratégique dont elle est la clé de voûte et qui a assuré à ceux qui l'ont conquise puissance et domination »¹. Mais, du même coup, et ce n'est que le premier des nombreux paradoxes que nous allons devoir relever, les habitants de l'île ont développé un sentiment d'insécurité qui non seulement l'a rendue ouverte et disponible aux actions militaires et aux manœuvres politiques dont elle a constamment fait l'objet, mais s'est bientôt affirmé comme une composante essentielle de la *forma mentis* sicilienne. Selon Leonardo Sciascia, ce sentiment d'insécurité conditionne en effet le comportement, la façon d'être et la vision de la vie de la collectivité et des individus et se traduit par « la peur, l'appréhension, la méfiance, les passions refoulées, l'incapacité d'établir des rapports autres qu'affectifs, la violence, le pessimisme et le fatalisme ». En d'autres termes, par le mal de vivre et l'enfermement dans une condition existentielle apparemment sans remède².

On voit apparaître ici un second paradoxe et non des moindres : terre d'invasions, et donc point de rencontre d'identités multiples, la Sicile est, semble-t-il, devenue un véritable creuset culturel où les influences, d'abord fort différentes, des civilisations européennes et arabes se sont mélangées à tel point qu'une véritable identité sicilienne s'est créée. Une identité si constante et si clairement définie qu'elle a permis à tous les observateurs, à travers les siècles et au gré des occupations, de parler de la "nature" des Siciliens dans des termes presque identiques, depuis Cicéron jusqu'à Tomasi di Lampedusa. Ce qui signifie que cette nature est, à la fois, le résultat de l'adjonction de chaque nouvelle occupation et de l'assimilation des occupations précédentes, au point que l'on peut se demander qui, de l'occupant ou de l'occupé, s'approprie les caractéristiques existentielles et les spécificités culturelles de l'autre.

Un des éléments de réponse — mais il n'explique pas tout — c'est qu'il n'y a rien de tel qu'une nouvelle occupation pour fédérer contre elle les différences préexistantes. Cela apparaît très clairement lors des changements politiques du milieu du dix-neuvième siècle, quand la Sicile a, pour la première fois, la possibilité d'appartenir à cet ensemble plus vaste qu'est le nouveau Royaume d'Italie ; un ensemble dans lequel elle est, en grande partie, prête à se fondre en renonçant éventuellement aux particularismes locaux. Malheureusement, les Piémontais, qui sont à l'origine de la construction unitaire, se comportent alors de telle façon qu'ils apparaissent comme de nouveaux occupants. Ils suscitent ainsi une réaction identitaire d'autant plus patente qu'elle se démarque nettement du processus d'annexion/assimilation accepté par les autres entités géopolitiques de la péninsule. Le refus d'intégration est, en somme, à la mesure des espoirs que les Siciliens, en particulier les intellectuels, avaient pu placer dans le processus d'unification. Ce refus se manifeste tout d'abord par un repli politique et social, accentué par l'insularité, dont les racines existentielles sont explicitement soulignées par Sebastiano Agliano dans ses réflexions sur les Siciliens : « Ils perçoivent non sans méfiance, dit-il, le contraste qui existe entre leur esprit fermé et la nature ouverte autour d'eux [...] et ils se renferment d'autant plus en eux-mêmes qu'ils se méfient de cet espace ouvert, car de toutes parts il y a la mer qui les isole et les rend seuls, et chacun est ou devient

¹ Leonardo Sciascia, « Sicilia e sicilitudine » in Id. *La corda pazza*, Torino, Einaudi, 1970, p. 12.

² Ibidem, p. 13 et Leonardo Sciascia, « L'ordine delle somiglianze », in Id. *Cruciverba*, Torino, Einaudi, 1983, p. 24.

une île »³. À quoi Sciascia réplique que « ce n'est pas de la mer qui les isole [...] que les Siciliens se méfient mais de la mer qui a amené sur leurs plages [...] » les vagues successives d'invasisseurs. « C'est donc la peur "historique" qui est, selon lui, devenue peur "existentielle" et c'est pourquoi il faut rechercher dans l'histoire l'explication des particularités siciliennes »⁴ : c'est ce que nous allons nous efforcer de faire.

En outre, comme le refus d'intégration dont nous parlions plus haut se manifeste aussi et surtout à travers l'élaboration d'une véritable résistance littéraire et linguistique à l'unification désormais vécue comme une uniformisation négative, nous tenterons de mettre en évidence l'opposition, qui s'accuse au dix-neuvième siècle, entre l'identité sicilienne et l'identité italienne et, plus encore, puisque nous avons déjà souligné cet aspect, entre une identité multiple, revendiquée après avoir été subie, et l'unitarisme de façade à quoi les apôtres post-manzonieniens de l'identité culturelle nationale voudraient convertir les écrivains siciliens.

On sait peu de choses sur les Sicules, considérés comme les premiers habitants de l'île, sinon qu'ils ont été colonisés par les Phéniciens et par les Troyens, eux-mêmes chassés par les Grecs colonisés à leur tour par les Romains. En outre, alors que les occupations grecques et romaines ont laissé des traces architecturales de première grandeur — telles que la vallée des temples à Agrigente et les remarquables constructions de Syracuse et de Ségeste, pour les Grecs, ou la villa aux mosaïques de Piazza Armerina, pour les Romains —, leur influence sur l'esprit local est peut-être moins sensible qu'ailleurs au Nord de la Méditerranée. Des Grecs, si l'on en croit Cicéron, les Siciliens ont hérité leur intelligence aiguisée et soupçonneuse ainsi que leur goût pour la controverse. Il y a par ailleurs une trace fort intéressante du passage des Romains dans quelques expressions idiomatiques : *parlare latino* qui signifie parler sans détours et *andare latino*, aller droit au but. Dans le même ordre d'idée, *il romano* est le poids qui sert à équilibrer ce que nous appelons nous aussi une balance romaine. Ces expressions, qui partout ailleurs ne seraient en fin de compte qu'une curiosité lexicale, prennent en Sicile une valeur très particulière car elle soulignent une différence par rapport à ce qu'a été et à ce que sera la *forma mentis* locale.

Les occupants byzantins, puis lombards et carolingiens, qui conquièrent la Sicile entre le milieu du sixième siècle et le début du neuvième n'ont laissé eux aussi que peu de traces — à l'exception peut-être du savoir-faire des artisans byzantins qui seront à l'origine des mosaïques de Palerme et Monreale et d'une lignée très particulière de Siciliens grands, blonds et aux yeux bleus dont nous reparlerons.

En revanche, la vague d'invasion suivante est, de loin, celle qui a laissé l'héritage le plus riche et le plus durable. En effet, de l'avis de Vincenzo Consolo, les Sarrasins qui conquièrent la Sicile en 827, avant de la perdre, deux siècles et demi plus tard, au profit des Normands, ont laissé dans l'île une empreinte telle que l'on peut dire avec Sciascia qu'ils sont à l'origine de l'histoire sicilienne à proprement parler⁵. En effet, « empruntant à Americo Castro le schéma qu'il avait appliqué à l'Espagne, [Sciascia] qualifie de *descriptible* la vie sicilienne d'avant les Arabes, de *racontable* celle qui se déroule sous leur domination et de *historicisable* celle qui vient après eux. [II] fait donc commencer ce qu'il appelle *la façon d'être sicilienne* très exactement à l'époque arabe »⁶. Selon Consolo,

« la culture arabe a eu une incidence surtout sur cette partie occidentale de l'île dont les limites sont Mazara et Palerme. Dans cette partie, les traces de la présence arabe ont perduré pendant plus d'un

³ Leonardo Sciascia, « Sicilia e sicilitudine » in Id. *La corda pazzia*, cit., p. 13.

⁴ Leonardo Sciascia, « Come si può essere siciliani ? », in Id. *Fatti diversi di storia letteraria e civile*, Palermo, Sellerio, 1989, p. 13.

⁵ Vincenzo Consolo, « La Sicilia e la cultura araba », in Id. *Di qua dal faro*, Milano, Mondadori, 1999, p. 212.

⁶ *Idem*.

millénaire, dans le caractère des gens, dans leur physionomie, dans les coutumes, l'architecture, la langue et la littérature, populaire ou non [...]. Après les déprédations et les spoliations des Romains, l'incurie des Byzantins, la concentration du pouvoir dans les mains de l'Église et des monastères, les Musulmans trouvent en Sicile une terre pauvre et désertique bien que pleine de ressources. Mais avec eux, commence pour la Sicile une sorte de Renaissance [...]. L'agriculture refléurit grâce à de nouvelles techniques agricoles, à de nouveaux systèmes d'irrigation, de recherche et d'amenée d'eau, grâce à l'introduction de nouvelles cultures telles que celles de l'olivier et de la vigne, du citronnier et de l'oranger, du sumac et du coton. La pêche refléurit elle aussi, particulièrement celle du thon grâce à l'ingénieuse technique de la *tonnara*. Il en va de même pour l'artisanat, le commerce, l'art. Mais le plus grand miracle qui s'opère durant la domination musulmane, c'est l'esprit de tolérance, l'heureuse cohabitation entre peuples de culture, de race et de religion différentes. Cette tolérance, ce syncrétisme culturel, les Normands en hériteront ensuite, et c'est sous leur domination que se réalisera vraiment la société idéale, cette société dans laquelle chaque culture, chaque ethnie, vit dans le respect des autres »⁷.

Malheureusement, la Normande Constance de Sicile épouse Henri VI de Hohenstaufen, empereur du Saint Empire romain germanique. Leur fils, Frédéric II, continue à respecter dans l'île l'esprit de tolérance arabo-normand mais ses héritiers perdent la Sicile et le royaume de Naples au profit des Anjou. Ceux-ci se font tant aimer que Charles 1^{er} d'Anjou, chassé de l'île en 1282 par la population insurgée au cours de ce que l'on a appelé les Vêpres siciliennes, est aussitôt remplacé par Pierre d'Aragon. C'est le descendant de ce dernier, Alphonse V, qui, en 1442, après un retour aux Anjou et un passage par la maison de Castille, redonne la Sicile aux Aragon. Ils vont la conserver jusqu'en 1713 où elle est cédée aux Savoie puis aux Autrichiens avant d'échoir aux Bourbons d'Espagne en 1735. C'est à eux que Napoléon la reprend avant qu'elle ne leur soit rendue à la Restauration. On comprend que lorsque Garibaldi débarque à Marsala en 1860, les Siciliens voient en lui un libérateur et dans le Royaume d'Italie, auquel ils demandent à être unis par plébiscite, la fin de cette longue suite de conquêtes et de dominations étrangères. Malheureusement, les Piémontais, loin d'apporter à la Sicile la rédemption politique et sociale attendue, la traite comme un protectorat ou une colonie. Du coup, les intellectuels siciliens, au premier rang desquels on trouve des écrivains tels que Verga, Capuana ou De Roberto ne vont avoir de cesse de se démarquer de ce qui est devenu pour eux une culture dominante et ils vont le faire de façon d'autant plus critique qu'ils avaient d'abord espéré s'y intégrer.

En totale opposition avec le culte de la grande tradition littéraire et linguistique du Moyen-Âge et de la Renaissance restaurée et vénérée par les intellectuels patriotes du Risorgimento italien, Manzoni en tête, ces écrivains prennent prétexte de l'esthétique et de la poétique naturalistes alors à l'honneur dans le reste de l'Europe pour créer ce que l'on va bientôt appeler le vérisme. Du fait de sa paradoxale double nature — à la fois européenne, pour la poétique, et régionale, puisque la Sicile, son histoire et son peuple constituent sa seule référence et son unique source d'inspiration —, ce courant littéraire entre donc en conflit avec la culture et l'identité nationales italiennes.

Il est intéressant, à cet égard, d'examiner ce que Verga, par exemple, va faire de ce paradigme de l'idéalisme romantique italien que sont *I promessi sposi* d'Alessandro Manzoni. Ce dernier avait commencé par emprunter au courant romantique européen — ce qui n'était déjà pas un mince paradoxe pour un fauteur de l'identité nationale —, l'un de ses genres de prédilection, le roman historique ; il avait, ensuite, pris comme cible apparente le gouvernement espagnol du duché de Milan quelque deux siècles auparavant pour faire une âpre critique de l'occupation autrichienne de la Lombardie au dix-neuvième siècle et pour revendiquer l'indépendance nationale de la péninsule. Le roman historique était donc devenu pour Manzoni un instrument de revendication nationale du point de vue des valeurs éthiques, politiques et sociales qu'il défendait.

⁷ *Idem.*

Ce premier registre de revendication était doublé par un deuxième registre, linguistique celui-ci : l'écrivain lombard avait ainsi fait de son roman une véritable *Défense et illustration de la langue italienne* puisqu'il avait rédigé sa version définitive en toscan, c'est-à-dire dans la langue qui, plus et mieux que les autres langues régionales, représente l'identité culturelle et littéraire italique à travers les siècles, depuis ces monuments de référence que sont Dante, Pétrarque et Boccace. Et c'était donc le toscan qui devait devenir, selon Manzoni, la langue et le symbole de l'Italie réunifiée.

Victime, comme beaucoup d'autres méridionaux, de la *delusione post-risorgimentale* (c'est-à-dire de la déception d'après le Risorgimento, la révolution nationale italienne), le Sicilien Verga reprend les présupposés de Manzoni et ses instruments de revendication, pour mieux les utiliser contre cela même que Manzoni défendait. Il s'empare donc à son tour du roman historique mais pour en faire un outil de critique et de dénonciation régionales face aux manquements de l'Etat italien et au caractère réducteur de la culture nationale. Ce faisant, il démultiplie le paradoxe initial. Il utilise, en effet, un genre européen que Manzoni a déjà détourné à des fins nationalistes et que lui-même récupère à des fins régionalistes. En outre, il l'adopte alors même qu'il n'est plus à la mode sur le continent et en Europe, non pas, comme on pourrait le croire, parce que la Sicile est particulièrement arriérée culturellement mais au contraire parce qu'elle a gardé de sa longue fréquentation forcée des cultures étrangères l'habitude d'intégrer les apports exogènes.

En l'occurrence, Verga a une connaissance directe du travail de Zola et des naturalistes français. Parmi les caractéristiques du naturalisme, il est particulièrement sensible, entre autres, à l'utilisation du déterminisme génétique et social ; à ceci près qu'il en conçoit une image déformée par cette angoisse existentielle dont nous avons dit qu'elle provenait de la géographie et de l'histoire siciliennes. Loin de l'évolution positive et de l'idée de progrès qui animent la réflexion des écrivains français, le déterminisme verghien est donc involutif, empreint de fatalisme et de résignation à l'éternel retour des mêmes désastres naturels et humains, dans un temps immobile et en marge de l'Histoire, comme le montrent encore les dernières déceptions apportées par le Risorgimento. C'est pourquoi Verga ne se contente pas de récupérer le roman historique, il le dénature pour le rendre conforme, *mimésis* oblige, à la perception sicilienne de l'Histoire. Il le transforme donc en un roman non-historique ou anhistorique dont les personnages contemplent de loin le courant du progrès de peur de s'y perdre s'ils s'en approchent trop et où les intrusions de l'Histoire — celle du royaume d'Italie ici — n'apportent que mort et déchéance. C'est ainsi que, dans *I Malavoglia*, par exemple, il revient à une sorte d'âge d'or de sa terre et de son peuple dont il redécouvre les façons d'être et de vivre et dont il glorifie la sagesse exprimée à travers les proverbes et la codification rigoureuse de la société villageoise.

La manipulation à contre-emploi de l'héritage manzonien *via* les naturalistes français ne s'arrête pas là. Sensible au symbole que représente la langue dans la revendication identitaire, et toujours au nom du réalisme naturaliste, Verga invente une sorte d'idiolecte où les sicilianismes lexicaux et syntaxiques ainsi que les références aux codes de la vie quotidienne indigène côtoient l'italien unitaire et le minent subrepticement de l'intérieur, au prétexte de la couleur locale.

Les descendants de Verga vont s'engouffrer dans cette double brèche de la réécriture historique et de la pluralité linguistique.

De fait, si l'on en croit Consolo, « Le roman historique, et particulièrement celui qui a trait au Risorgimento [est] un passage obligé pour tous les écrivains siciliens »⁸ depuis la remise à zéro verghienne jusqu'aux expériences de Consolo lui-même et d'Andrea Camilleri,

⁸ Vincenzo Consolo, *Il sorriso dell'ignoto marinaio*, Milano, Mondadori 1997 in Vincenzo Consolo, *Il sorriso dell'ignoto marinaio*, Oscar scrittori del Novecento, Milano, Mondadori 2001, p. 181.

en passant par le De Roberto de *I vicerè*, le Pirandello de *I vecchi e i giovani* et le Sciascia de *Il quarantotto*. Les uns et les autres s'ingénient, en fait, à écrire par ce biais une contre-histoire critique du Risorgimento, dont l'Italie ne sort pas grandie mais qui rend à la Sicile son rôle et son identité propres.

Dans le domaine linguistique, les pistes ouvertes par l'auctor Verga ne sont pas moins exploitées par ses héritiers. Tous vont recourir aux mêmes artifices pour donner une couleur sicilienne à leurs écrits : les mots véritablement siciliens sont relativement peu nombreux et utilisés d'autant plus volontiers que leur sens est évident pour un italoophone ou lorsqu'il n'existe pas de mots italiens équivalents. En dehors des toponymes, l'introduction de sicilianismes affecte surtout le champ de la vie quotidienne et des activités propres à la région. Il s'agit principalement de termes se référant à la nourriture et à la cuisine, par essence locales — et plus "psychanalytiquement" liées à la mère qui est aussi terre-mère —, des poids et mesures tels *salme* ou *tumuli* — selon la même logique, mais avec des connotations funéraires qui renvoient à la terre-refuge où retournent les morts —, des termes techniques liés à des activités agricoles ou artisanales ancestrales et, bien sûr, des surnoms ou '*ngiurie* et des proverbes, expressions d'une vision du monde et d'une sagesse non moins ancestrales.

Stylistiquement, ces expressions et les constructions syntaxiques qui les contiennent sont le plus souvent intégrées dans des passages en discours direct ou en discours indirect libre, car souvent, chez Verga, le narrateur fait partie des personnages.

En dehors de ces champs lexicaux bien précis et de l'oralité à laquelle ils renvoient, chaque fois qu'un écrivain a souhaité introduire des termes dialectaux, et d'autant plus s'il s'agit d'écrivains du vingtième siècle, il a dû les distinguer graphiquement en italiques et en fournir la traduction en note ou entre parenthèse pour d'évidentes raisons de compréhensibilité.

On peut cependant noter une évolution intéressante dans l'utilisation du dialecte, même réduite et contenue dans les limites de la communicabilité: jusqu'à la deuxième guerre mondiale, c'est le dialecte sicilien standard, pour ainsi dire, qui est utilisé par les écrivains siciliens, et ce pour les mêmes raisons qui furent celles de Verga et dans le même type de roman à vocation contre-historique. En revanche, après la deuxième guerre mondiale, l'usage du dialecte se modifie. Il serait en fait plus exact de dire qu'il se ramifie en sous-dialectes en fonction des origines exogènes lointaines des mots intégrés dans le sicilien standard ou de l'origine géographique de l'indigène qui les utilise. Cette nouvelle piste linguistique, à peine ébauchée par Sciascia à propos de l'origine arabe de son nom et de beaucoup d'autres patronymes et toponymes siciliens, est exploitée par des écrivains plus récents tels que Bonaviri et surtout Consolo.

Ce dernier, comme autrefois Verga au moment du Risorgimento, s'expatrie à Milan en 1968 et c'est depuis cet exil milanais, depuis cette distance et ce dépaysement, au sens propre, qu'il écrit à son tour son roman contre-historique sur la Sicile, ce « désert objectif, historique et social »⁹, convaincu que c'est pour lui « l'unique forme narrative possible pour représenter métaphoriquement le présent » ; un présent fait de conflits sociaux et de crise culturelle ainsi que d'une « contestation en littérature à l'initiative des deux fronts opposés des avant-gardistes et des expérimentalistes »¹⁰. Pour surmonter les bouleversements socio-politiques du moment et se réfugier dans sa demeure spirituelle, en effectuant son *nostos* vers cette Sicile dont tous ceux qui ont tenté de la quitter ont dû dire un jour « nec tecum nec sine te vivere possum », Consolo va utiliser ces expérimentations littéraires, en particulier celles de Gadda, ainsi que la relecture gramscienne et Pasolinienne de l'histoire politique et littéraire italienne,

⁹ *Ibidem*, p. 176.

¹⁰ *Ibidem*, pp. 180-181.

pour faire entendre « la voix de ceux qui n'ont pas le pouvoir de l'écriture »¹¹. Il poursuit en fait un double but : rendre leurs vraies voix aux Siciliens en-deça ou au-delà de « tous les langages logiques et illuminés qui dans leur limpide et sereine géométrisation excluèrent les voix "marginales" »¹² tout en mettant à profit les leçons de polyphonie linguistique d'auteurs tels que Gadda ou Pasolini, justement. Une nouvelle fois, en somme, la recherche esthétique est mise au service de la recherche identitaire comme Verga l'avait fait précédemment avec le naturalisme et le positivisme.

Littérairement et linguistiquement, Consolo s'attache donc à la redécouverte des origines multiples et de la langue plurielle de son peuple. Il commence par mettre l'accent sur ce que la mythique triade toscane Dante-Pétrarque-Boccace doit à l'école poétique sicilienne, dont les compositions en vers et les sonnets sont eux-mêmes redevables, pour le style et les métaphores, aux *qaside* des poètes arabo-siciliens — au premier rang desquels Ibn Amdis — et dont la langue, si l'on en croit Dante justement, était caractérisée par ce qu'il appelle son *mistilinguisme* dans le *De vulgari eloquentia*¹³. Ce mistilinguisme sicilien originel, à l'origine même de l'italien moderne dont la naissance n'aurait donc pas eu lieu sans le creuset culturel sicilien, Consolo le décline dans la plupart de ses œuvres mais il est tout particulièrement audible dans son second roman *Il sorriso dell'ignoto marinaio*. On y entend, bien sûr, les voix, que l'on pourrait dire verghiennes, des paysans avides de terre et de justice mais comme ces voix sont étouffées, déformées par le langage savant de ceux qui prétendent en être les porte-parole¹⁴, les intellectuels et les politiques du Risorgimento ou de l'*autunno caldo* de la fin des années Soixante, Consolo fait dire leur réalité quotidienne et leur misère expressive par une autre voix qui résonne depuis une époque où la Sicile pouvait encore espérer entrer dans l'Histoire au sens où l'entendait Sciascia. Cette voix s'exprime en sanfratellano, « une langue magnifique, romane ou medio-latine, demeurée intacte pendant un millénaire entier, incompréhensible pour moi, nous dit le protagoniste du roman de Consolo, comme pour tous ceux qui sont dotés d'un code linguistique moderne »¹⁵. Et c'est bien le problème de cette langue parlée dans les villages du Val Démone par les lointains descendants des Lombards de Ruggero dont ils ont gardé le physique et cet idiome où se mêlent langues romanes et langues gallo-germaniques¹⁶ : c'est qu'elle est devenue incompréhensible alors qu'elle seule peut dire ce mélange qu'est la Sicile, cette multiplicité dont est faite l'identité des Siciliens ; elle seule pourrait dire, et dit effectivement dans le roman de Consolo, la véritable Histoire de l'île et de ses habitants¹⁷. Mais elle le dit grâce à une traduction, en note de bas de page.

L'autre possibilité de récupérer l'héritage multiculturel des Siciliens, en contournant l'obstacle de la langue, est celle qu'exploite Giuseppe Bonaviri dans un recueil de fables et d'historiettes intitulé fort opportunément *Novelle saracene*¹⁸. Celui-ci, né dans l'arabe Minaw — aujourd'hui Mineo — a inventé ou plus exactement réinventé ces récits à partir d'un cahier où sa mère avait retranscrit les contes qu'elle leur disait à ses frères et à lui dans leur enfance. De l'habileté maternelle à "porter" le récit, forgée dans la fréquentation d'une tradition séculaire, Bonaviri conserve le rythme, les transitions et les conclusions qui reviennent comme des refrains ; la phrase musicale en quelque sorte. Mais ce qui compte ici ce n'est plus la langue à proprement parler mais la substance de ces nouveaux contes, faite du

¹¹ *Ibidem*, p. 182.

¹² *Idem*.

¹³ Vincenzo Consolo, « La Sicilia e la cultura araba », in Id. *Di qua dal faro*, cit., p. 211.

¹⁴ Vincenzo Consolo, *Il sorriso dell'ignoto marinaio*, cit., p. 119.

¹⁵ *Ibidem*, p. 119.

¹⁶ *Ibidem*, p. 102.

¹⁷ *Ibidem*, p. 123.

¹⁸ Giuseppe Bonaviri, *Novelle saracene*, Milano, Mondadori, 1995.

mélange inextricable de toutes les traditions orales qui se sont succédées ou entrecroisées en Sicile : la mythologie greco-romaine et sa cosmologie pagano-panique, les chansons de geste et les paladins de Charlemagne, les innombrables histoires satirico-morales du Sarrasin Giufà, tantôt sage tantôt idiot du village, l'Évangile apporté par les prédicateurs franciscains et dominicains et réasséné par les jésuites après la Reconquista espagnole, sans oublier l'ancien testament des juifs, chassés d'Espagne par cette même Reconquista, qui rejoignent, avec les hispano-mauresques chassés eux aussi, les juifs arrivés avec les Arabes au moment de la Conquista sarrasine!

Le résultat de ce syncrétisme culturel et religieux, qui reflète sans doute fidèlement l'atmosphère de tolérance propre à l'époque sarrasine justement, ne laisse pas d'étonner : on voit Jésus, abandonné dans une grotte par Marie, une jeune musulmane, puis adopté et nourri par une brebis (sans doute parente d'une certaine chèvre grecque et d'une certaine louve romaine) qui revient au village où il est bientôt embauché comme apprenti dans l'échoppe d'un oncle cordonnier nommé Michele-Gabriele, sarrasin comme lui. Il devient le compagnon de son cousin Giufà, fils de Madeleine, avec qui il se livre à son jeu favori qui consiste à voler grâce aux ailes d'un coq tué par une certaine Marasanta. C'est dans cette activité qu'ils sont surpris par Roland et Renaud qui parcourent le monde par haine du roi Frédéric Barberousse, assassin de Charlemagne. Après avoir demandé à Jésus, dans la langue fleurie de l'Arioste, s'il est le fils d'Astolphe qui vole sur le cheval Pégase, les preux chevaliers lui offrent leur protection contre les menées de Frédéric et de son compère le pape. Lorsque Jésus contracte la malaria, ce sont Massaro Giuseppe (Joseph, donc) et Angelo Mangiapicca (l'ange qui mange peu) qui soufflent sur lui pour le réchauffer pendant que Giufà l'amuse en transformant les mouches en papillons au grand dam de sa mère Madeleine qui lui lance : « Crois-tu que c'est le moment de faire des miracles ? Je me demande pourquoi je ne t'ai pas encore écrasé la tête comme je l'ai fait pour tes autres frères sans cervelle »¹⁹.

On peut, semble-t-il, conclure de tout ceci que, longtemps cosmopolites malgré eux pour avoir dû intégrer au cours des siècles les apports des cultures imposées par chaque nouvel occupant, les Siciliens ont en somme fait de cette diversité un cheval de bataille contre la langue et la littérature univoques et uniformes du Royaume d'Italie puis de la République italienne. Ce qu'ils n'auraient sans doute jamais fait si le Royaume d'Italie et la République italienne n'avaient pas existé.

Et c'est un nouveau et dernier paradoxe que nous voyons se dessiner ici car le discours identitaire régional ne s'élabore et ne se structure qu'en fonction et à partir du discours identitaire national du Risorgimento — ou de la crise culturelle des années Soixante — auquel il s'oppose mais dont il conserve les présupposés. En effet, ce sont les mêmes recherches historiques et d'historiographie littéraire, qui ont permis aux patriotes italiens de revendiquer leur identité nationale au nom de la continuité culturelle, qui servent aux Siciliens déçus par le Risorgimento pour revendiquer leur identité régionale. Les proverbes présents à profusion chez Verga, les idiotismes, les éléments dialectaux, les tours syntaxiques vernaculaires, qui émaillent ses récits proviennent certes d'une connaissance et d'une pratique personnelle du dialecte mais ils doivent aussi beaucoup au collectage ethnographique d'un Pitrè. Lequel était bien sûr un intellectuel sicilien travaillant sur son propre patrimoine régional, mais en fonction de règles et de nécessités dictées par un nationalisme naissant, où la pluralité de l'identité italienne se revendiquait et s'opposait à la main mise étrangère sur la péninsule. Il est d'ailleurs significatif que l'un des principaux historiens de la période risorgimentale, le Sicilien Michele Amari, se soit attaché à écrire une monumentale histoire des musulmans de

¹⁹ *Ibidem*, p. 27.

Sicile, alors même qu'il a été un fervent patriote et qu'il devient ministre de l'instruction publique du Royaume d'Italie après la révolution nationale de 1860. De la même façon, c'est au moment de « l'émigration en masse de paysans et ouvriers agricoles, avec le dépaysement qui en a découlé, un dépaysement subi dans un contexte urbain et industriel dont [il n'avait] pas la mémoire, dont [il ne possédait] pas le langage, un moment d'acmé de l'histoire (1968), de vif débat politique et culturel, de dur conflit social »²⁰ que Consolo éprouve le besoin d'effectuer son *nostos* vers la Sicile plurielle des origines de la culture méditerranéenne.

Les mêmes causes produisent les mêmes effets auraient dit les positivistes et c'est donc bien parce qu'elle peut s'opposer à une identité nationale constituée que l'identité sicilienne s'est tout d'abord distinguée en tant que telle avant de se diffracter en de multiples sous-identités. Et c'est pourquoi nous avons dû suivre ici cette sorte de double processus qui est parti du multiple pour arriver à l'un à qui l'autre s'est opposé avant de se décliner à son tour en multiple.

Si tel n'était pas le cas, si le référent de départ n'était pas l'unité italienne manquée et l'unité sicilienne retrouvée à partir d'elle mais l'identité sicilienne se suffisant à elle-même, les sicilianismes n'émailleraient pas les récits de Verga, Pirandello, Consolo comme nous le disions plus haut, ils ne seraient pas laborieusement traduits entre parenthèses ou par des doublets en italien ou des périphrases en incise : ils seraient le récit. On ne parlerait d'ailleurs pas de sicilianismes mais on lirait du sicilien. Il ne faut pas oublier en effet que la langue sicilienne existe non seulement parce que nombre de Siciliens la parlent encore mais parce qu'il existe une littérature en langue sicilienne. Il ne faut pas oublier non plus que cette langue sicilienne est suffisamment éloignée de l'italien toscan pour qu'il existe des dictionnaires italo-siciliens et des recueils d'expressions siciliennes traduites et expliquées à l'usage des italophones. Lesquels italophones n'ont en revanche aucun mal à lire les auteurs dont nous avons parlé jusqu'ici, pour la bonne raison que, peu ou prou, ils écrivent en italien.

Le jour viendra peut-être où, selon les vœux de Consolo, les mots seront entièrement remplis par les choses²¹ et où les Siciliens écriront leur histoire eux-mêmes²² non pas dans la langue uniformisée et uniformisante du pouvoir quel qu'il soit, non pas dans une langue d'auteur artificielle et hybride comme celle de Camilleri mais dans une langue qui leur sera propre et qui reflètera la pluralité de leur identité. Le malheur c'est que plus personne ne les comprendra.

Lise Bossi, Université de Paris 4-Sorbonne.

²⁰ Vincenzo Consolo, *Il sorriso dell'ignoto marinaio*, cit., p. 176.

²¹ *Ibidem*, p. 120.

²² *Ibidem*, p. 123.

Version initiale + résumé

Proposition de communication pour le colloque « espaces multiculturels »

Lise Bossi, MCF.

UFR d'italien. Paris 4-Sorbonne.

Le creuset sicilien ou les paradoxes de l'identité plurielle.

Du fait de sa position particulière au milieu du *Mare Nostrum*, la Sicile a été, pendant des siècles, colonisée ou occupée par divers peuples et civilisations, au gré des invasions et des changements dynastiques. Elle est ainsi devenue un creuset culturel où se sont mélangées, avec plus ou moins de bonheur, les influences européennes et arabes. Ces différents héritages sont encore repérables, dans l'architecture et le paysage siciliens par exemple, mais ils ont surtout laissé des traces dans le domaine linguistique. Lorsque la Sicile a été définitivement rattachée au Royaume d'Italie en 1860, des formes lexicales ou des tours syntaxiques — empruntés, entre autres, à l'arabe ou à l'espagnol — d'abord incorporés au dialecte sicilien, sont passés dans l'italien largement "créolisé" qui devient la langue parlée dans l'île au sein des milieux socio-culturels les plus élevés. C'est cette langue plurielle que certains écrivains siciliens vont utiliser à compter de la fin du dix-neuvième siècle, comme instrument de revendication identitaire car elle reflète parfaitement la paradoxale identité multiple de la *forma mentis* et de l'être siciliens.

Nous nous proposons de montrer que la dialectique de l'un et du multiple est effectivement un trait constant de la langue et de la représentation de soi et du monde dans la littérature sicilienne moderne ou, mieux, de la langue parce que de la représentation, dans ce monde sicilien pluriel, d'un moi pirandelliennement diffracté en « un, personne, et cent mille ».

À l'occasion des changements politiques du milieu du dix-neuvième siècle, ce plurilinguisme, en tant qu'il est le reflet de l'identité sicilienne, va entrer en conflit avec la langue italienne unitaire, elle-même reflet d'une identité nationale imposée dans laquelle les Siciliens ne se reconnaissent plus. Nous voudrions donc tenter de mettre en évidence les interactions entre la dialectique "interne" de l'un et du multiple et cette deuxième dialectique "externe" qui oppose la périphérie et le centre dans les œuvres des écrivains siciliens, de Verga à Camilleri.

Le creuset sicilien ou les paradoxes de l'identité plurielle.

Du fait de sa position particulière, au milieu du *Mare Nostrum*, la Sicile a été, pendant des siècles, colonisée ou occupée par divers peuples, au gré des invasions et des changements dynastiques : l'île se trouve, en effet, « au centre d'un système stratégique dont elle est la clé de voûte et qui a assuré à ceux qui l'ont conquise puissance et domination »²³. Mais, du même coup, et ce n'est que le premier des nombreux paradoxes que nous allons devoir relever, les habitants de l'île ont développé un sentiment d'insécurité qui non seulement l'a rendue ouverte et disponible aux actions militaires et aux manœuvres politiques dont elle a constamment fait l'objet, mais s'est bientôt affirmé comme une composante essentielle de la *forma mentis* sicilienne. Selon Leonardo Sciascia, ce sentiment d'insécurité conditionne en effet le comportement, la façon d'être et la vision de la vie de la collectivité et des individus et se traduit par « la peur, l'appréhension, la méfiance, les passions refoulées, l'incapacité d'établir des rapports autres qu'affectifs, la violence, le pessimisme et le fatalisme ». En d'autres termes, par le mal de vivre et l'enfermement dans une condition existentielle apparemment sans remède²⁴.

On voit apparaître ici un second paradoxe et non des moindres : terre d'invasions, et donc point de rencontre d'identités multiples, la Sicile est, semble-t-il, devenue un véritable creuset culturel où les influences, d'abord fort différentes, des civilisations européennes et arabes se sont mélangées à tel point qu'une véritable identité sicilienne s'est créée. Une identité si constante et si clairement définie qu'elle a permis à tous les observateurs, à travers les siècles et au gré des occupations, de parler de la "nature" des Siciliens dans des termes presque identiques, depuis Cicéron jusqu'à Tomasi di Lampedusa. Ce qui signifie que cette nature est, à la fois, le résultat de l'adjonction de chaque nouvelle occupation et de l'assimilation des occupations précédentes, au point que l'on peut se demander qui, de l'occupant ou de l'occupé, s'approprie les caractéristiques existentielles et les spécificités culturelles de l'autre.

Un des éléments de réponse — mais il n'explique pas tout — c'est qu'il n'y a rien de tel qu'une nouvelle occupation pour fédérer contre elle les différences préexistantes. Cela apparaît très clairement lors des changements politiques du milieu du dix-neuvième siècle, quand la Sicile a, pour la première fois, la possibilité d'appartenir à cet ensemble plus vaste qu'est le nouveau Royaume d'Italie ; un ensemble dans lequel elle est, en grande partie, prête à se fondre en renonçant éventuellement aux particularismes locaux. Malheureusement, les Piémontais, qui sont à l'origine de la construction unitaire, se comportent alors de telle façon qu'ils apparaissent comme de nouveaux occupants. Ils suscitent ainsi une réaction identitaire d'autant plus patente qu'elle se démarque nettement du processus d'annexion/assimilation accepté par les autres entités géopolitiques de la péninsule. Le refus d'intégration est, en somme, à la mesure des espoirs que les Siciliens, en particulier les intellectuels, avaient pu placer dans le processus d'unification. Ce refus se manifeste tout d'abord par un repli politique et social, accentué par l'insularité, dont les racines existentielles sont explicitement soulignées par Sebastiano Aglianò dans ses réflexions sur les Siciliens : « Ils perçoivent non sans méfiance, dit-il, le contraste qui existe entre leur esprit fermé et la nature ouverte autour d'eux [...] et ils se renferment d'autant plus en eux-mêmes qu'ils se méfient de cet espace ouvert, car de toutes parts il y a la mer qui les isole et les rend seuls, et chacun est ou devient

²³ Leonardo Sciascia, « Sicilia e sicilitudine » in Id. *La corda pazzo*, Torino, Einaudi, 1970, p. 12.

²⁴ Ibidem, p. 13 et Leonardo Sciascia, « L'ordine delle somiglianze », in Id. *Cruciverba*, Torino, Einaudi, 1983, p. 24.

une île »²⁵. À quoi Sciascia réplique que « ce n'est pas de la mer qui les isole [...] que les Siciliens se méfient mais de la mer qui a amené sur leurs plages [...] » les vagues successives d'invasisseurs. « C'est donc la peur "historique" qui est, selon lui, devenue peur "existentielle" et c'est pourquoi il faut rechercher dans l'histoire l'explication des particularités siciliennes »²⁶ : c'est ce que nous allons nous efforcer de faire.

En outre, comme le refus d'intégration dont nous parlions plus haut se manifeste aussi et surtout à travers l'élaboration d'une véritable résistance littéraire et linguistique à l'unification désormais vécue comme une uniformisation négative, nous tenterons de mettre en évidence l'opposition, qui s'accuse au dix-neuvième siècle, entre l'identité sicilienne et l'identité italienne et, plus encore, puisque nous nous avons déjà souligné cet aspect, entre une identité multiple, revendiquée après avoir été subie, et l'unitarisme de façade à quoi les apôtres post-manzonieniens de l'identité culturelle nationale voudraient convertir les écrivains siciliens.

On sait peu de choses sur les Sicules, considérés comme les premiers habitants de l'île, sinon qu'ils ont été colonisés par les Phéniciens et par les Troyens, eux-mêmes chassés par les Grecs colonisés à leur tour par les Romains. En outre, alors que les occupations grecques et romaines ont laissé des traces architecturales de première grandeur — telles que la vallée des temples à Agrigente et les remarquables constructions de Syracuse et de Ségeste, pour les Grecs, ou la villa aux mosaïques de Piazza Armerina, pour les Romains —, leur influence sur l'esprit local est peut-être moins sensible qu'ailleurs au Nord de la Méditerranée. Des Grecs, si l'on en croit Cicéron, les Siciliens ont hérité leur intelligence aiguisée et soupçonneuse ainsi que leur goût pour la controverse. Il y a par ailleurs une trace fort intéressante du passage des Romains dans quelques expressions idiomatiques : *parlare latino* qui signifie parler sans détours et *andare latino*, aller droit au but. Dans le même ordre d'idée, *il romano* est le poids qui sert à équilibrer ce que nous appelons nous aussi une balance romaine. Ces expressions, qui partout ailleurs ne seraient en fin de compte qu'une curiosité lexicale, prennent en Sicile une valeur très particulière car elle soulignent une différence par rapport à ce qu'a été et à ce que sera la *forma mentis* locale.

Les occupants byzantins, puis lombards et carolingiens, qui conquièrent la Sicile entre le milieu du sixième siècle et le début du neuvième n'ont laissé eux aussi que peu de traces — à l'exception peut-être du savoir-faire des artisans byzantins qui seront à l'origine des mosaïques de Palerme et Monreale et d'une lignée très particulière de Siciliens grands, blonds et aux yeux bleus dont nous reparlerons.

En revanche, la vague d'invasion suivante est, de loin, celle qui a laissé l'héritage le plus riche et le plus durable. En effet, de l'avis de Vincenzo Consolo, les Sarrasins qui conquièrent la Sicile en 827, avant de la perdre, deux siècles et demi plus tard, au profit des Normands, ont laissé dans l'île une empreinte telle que l'on peut dire avec Sciascia qu'ils sont à l'origine de l'histoire sicilienne à proprement parler²⁷. En effet, « empruntant à Americo Castro le schéma qu'il avait appliqué à l'Espagne, [Sciascia] qualifie de *descriptible* la vie sicilienne d'avant les Arabes, de *racontable* celle qui se déroule sous leur domination et de *historicisable* celle qui vient après eux. [II] fait donc commencer ce qu'il appelle *la façon d'être sicilienne* très exactement à l'époque arabe »²⁸. Selon Consolo,

« la culture arabe a eu une incidence surtout sur cette partie occidentale de l'île dont les limites sont Mazara et Palerme. Dans cette partie, les traces de la présence arabe ont perduré pendant plus d'un

²⁵ Leonardo Sciascia, « Sicilia e sicilitudine » in Id. *La corda pazza*, cit., p. 13.

²⁶ Leonardo Sciascia, « Come si può essere siciliani ? », in Id. *Fatti diversi di storia letteraria e civile*, Palermo, Sellerio, 1989, p. 13.

²⁷ Vincenzo Consolo, « La Sicilia e la cultura araba », in Id. *Di qua dal faro*, Milano, Mondadori, 1999, p. 212.

²⁸ *Idem*.

millénaire, dans le caractère des gens, dans leur physionomie, dans les coutumes, l'architecture, la langue et la littérature, populaire ou non [...]. Après les déprédations et les spoliations des Romains, l'incurie des Byzantins, la concentration du pouvoir dans les mains de l'Église et des monastères, les Musulmans trouvent en Sicile une terre pauvre et désertique bien que pleine de ressources. Mais avec eux, commence pour la Sicile une sorte de Renaissance [...]. L'agriculture refléurit grâce à de nouvelles techniques agricoles, à de nouveaux systèmes d'irrigation, de recherche et d'amenée d'eau, grâce à l'introduction de nouvelles cultures telles que celles de l'olivier et de la vigne, du citronnier et de l'oranger, du sumac et du coton. La pêche refléurit elle aussi, particulièrement celle du thon grâce à l'ingénieuse technique de la *tonnara*. Il en va de même pour l'artisanat, le commerce, l'art. Mais le plus grand miracle qui s'opère durant la domination musulmane, c'est l'esprit de tolérance, l'heureuse cohabitation entre peuples de culture, de race et de religion différentes. Cette tolérance, ce syncrétisme culturel, les Normands en hériteront ensuite, et c'est sous leur domination que se réalisera vraiment la société idéale, cette société dans laquelle chaque culture, chaque ethnie, vit dans le respect des autres »²⁹.

Malheureusement, la Normande Constance de Sicile épouse Henri VI de Hohenstaufen, empereur du Saint Empire romain germanique. Leur fils, Frédéric II, continue à respecter dans l'île l'esprit de tolérance arabo-normand mais ses héritiers perdent la Sicile et le royaume de Naples au profit des Anjou. Ceux-ci se font tant aimer que Charles 1^{er} d'Anjou, chassé de l'île en 1282 par la population insurgée au cours de ce que l'on a appelé les Vêpres siciliennes, est aussitôt remplacé par Pierre d'Aragon. C'est le descendant de ce dernier, Alphonse V, qui, en 1442, après un retour aux Anjou et un passage par la maison de Castille, redonne la Sicile aux Aragon. Ils vont la conserver jusqu'en 1713 où elle est cédée aux Savoie puis aux Autrichiens avant d'échoir aux Bourbons d'Espagne en 1735. C'est à eux que Napoléon la reprend avant qu'elle ne leur soit rendue à la Restauration. On comprend que lorsque Garibaldi débarque à Marsala en 1860, les Siciliens voient en lui un libérateur et dans le Royaume d'Italie, auquel ils demandent à être unis par plébiscite, la fin de cette longue suite de conquêtes et de dominations étrangères. Malheureusement, les Piémontais, loin d'apporter à la Sicile la rédemption politique et sociale attendue, la traite comme un protectorat ou une colonie. Du coup, les intellectuels siciliens, au premier rang desquels on trouve des écrivains tels que Verga, Capuana ou De Roberto ne vont avoir de cesse de se démarquer de ce qui est devenu pour eux une culture dominante et ils vont le faire de façon d'autant plus critique qu'ils avaient d'abord espéré s'y intégrer.

En totale opposition avec le culte de la grande tradition littéraire et linguistique du Moyen-Âge et de la Renaissance restaurée et vénérée par les intellectuels patriotes du Risorgimento italien, Manzoni en tête, ces écrivains prennent prétexte de l'esthétique et de la poétique naturalistes alors à l'honneur dans le reste de l'Europe pour créer ce que l'on va bientôt appeler le vérisme. Du fait de sa paradoxale double nature — à la fois européenne, pour la poétique, et régionale, puisque la Sicile, son histoire et son peuple constituent sa seule référence et son unique source d'inspiration —, ce courant littéraire entre donc en conflit avec la culture et l'identité nationales italiennes.

Il est intéressant, à cet égard, d'examiner ce que Verga, par exemple, va faire de ce paradigme de l'idéalisme romantique italien que sont *I promessi sposi* d'Alessandro Manzoni. Ce dernier avait commencé par emprunter au courant romantique européen — ce qui n'était déjà pas un mince paradoxe pour un fauteur de l'identité nationale —, l'un de ses genres de prédilection, le roman historique ; il avait, ensuite, pris comme cible apparente le gouvernement espagnol du duché de Milan quelque deux siècles auparavant pour faire une âpre critique de l'occupation autrichienne de la Lombardie au dix-neuvième siècle et pour revendiquer l'indépendance nationale de la péninsule. Le roman historique était donc devenu pour Manzoni un instrument de revendication nationale du point de vue des valeurs éthiques, politiques et sociales qu'il défendaient.

²⁹ *Idem.*

Ce premier registre de revendication était doublé par un deuxième registre, linguistique celui-ci : l'écrivain lombard avait ainsi fait de son roman une véritable *Défense et illustration de la langue italienne* puisqu'il avait rédigé sa version définitive en toscan, c'est-à-dire dans la langue qui, plus et mieux que les autres langues régionales, représente l'identité culturelle et littéraire italique à travers les siècles, depuis ces monuments de référence que sont Dante, Pétrarque et Boccace. Et c'était donc le toscan qui devait devenir, selon Manzoni, la langue et le symbole de l'Italie réunifiée.

Victime, comme beaucoup d'autres méridionaux, de la *delusione post-risorgimentale* (c'est-à-dire de la déception d'après le Risorgimento, la révolution nationale italienne), le Sicilien Verga reprend les présupposés de Manzoni et ses instruments de revendication, pour mieux les utiliser contre cela-même que Manzoni défendait. Il s'empare donc à son tour du roman historique mais pour en faire un outil de critique et de dénonciation régionales face aux manquements de l'Etat italien et au caractère réducteur de la culture nationale. Ce faisant, il démultiplie le paradoxe initial. Il utilise, en effet, un genre européen que Manzoni a déjà détourné à des fins nationalistes et que lui-même récupère à des fins régionalistes. En outre, il l'adopte alors même qu'il n'est plus à la mode sur le continent et en Europe, non pas, comme on pourrait le croire, parce que la Sicile est particulièrement arriérée culturellement mais au contraire parce qu'elle a gardé de sa longue fréquentation forcée des cultures étrangères l'habitude d'intégrer les apports exogènes.

En l'occurrence, Verga a une connaissance directe du travail de Zola et des naturalistes français. Parmi les caractéristiques du naturalisme, il est particulièrement sensible, entre autres, à l'utilisation du déterminisme génétique et social ; à ceci près qu'il en conçoit une image déformée par cette angoisse existentielle dont nous avons dit qu'elle provenait de la géographie et de l'histoire sicilienne. Loin de l'évolution positive et de l'idée de progrès qui animent la réflexion des écrivains français, le déterminisme verghien est donc involutif, empreint de fatalisme et de résignation à l'éternel retour des mêmes désastres naturels et humains, dans un temps immobile et en marge de l'Histoire, comme le montrent encore les dernières déceptions apportées par le Risorgimento. C'est pourquoi Verga ne se contente pas de récupérer le roman historique, il le dénature pour le rendre conforme, *mimésis* oblige, à la perception sicilienne de l'Histoire. Il le transforme donc en un roman non-historique ou anhistorique dont les personnages contemplent de loin le courant du progrès de peur de s'y perdre s'ils s'en approchent trop et où les intrusions de l'Histoire — celle du royaume d'Italie ici — n'apportent que mort et déchéance. C'est ainsi que, dans *I Malavoglia*, par exemple, il revient à une sorte d'âge d'or de sa terre et de son peuple dont il redécouvre les façons d'être et de vivre et dont il glorifie la sagesse exprimée à travers les proverbes et la codification rigoureuse de la société villageoise.

La manipulation à contre-emploi de l'héritage manzonien *via* les naturalistes français ne s'arrête pas là. Sensible au symbole que représente la langue dans la revendication identitaire, et toujours au nom du réalisme naturaliste, Verga invente une sorte d'idiolecte où les sicilianismes lexicaux et syntaxiques ainsi que les références aux codes de la vie quotidienne indigène côtoient l'italien unitaire et le minent subrepticement de l'intérieur, au prétexte de la couleur locale.

Les descendants de Verga vont s'engouffrer dans cette double brèche de la réécriture historique et de la pluralité linguistique.

De fait, si l'on en croit Consolo, « Le roman historique, et particulièrement celui qui a trait au Risorgimento [est] un passage obligé pour tous les écrivains siciliens »³⁰ depuis la remise à zéro verghienne jusqu'aux expériences de Consolo lui-même et d'Andrea Camilleri,

³⁰ Vincenzo Consolo, *Il sorriso dell'ignoto marinaio*, Milano, Mondadori 1997 in Vincenzo Consolo, *Il sorriso dell'ignoto marinaio*, Oscar scrittori del Novecento, Milano, Mondadori 2001, p. 181.

en passant par le De Roberto de *I vicerè*, le Pirandello de *I vecchi e i giovani* et le Sciascia de *Il quarantotto*. Les uns et les autres s'ingénient, en fait, à écrire par ce biais une contre-histoire critique du Risorgimento, dont l'Italie ne sort pas grandie mais qui rend à la Sicile son rôle et son identité propres.

Dans le domaine linguistique, les pistes ouvertes par l'auteur Verga ne sont pas moins exploitées par ses héritiers. Tous vont recourir aux mêmes artifices pour donner une couleur sicilienne à leurs écrits : les mots véritablement siciliens sont relativement peu nombreux et utilisés d'autant plus volontiers que leur sens est évident pour un italoophone ou lorsqu'il n'existe pas de mots italiens équivalents. En dehors des toponymes, l'introduction de sicilianismes affecte surtout le champ de la vie quotidienne et des activités propres à la région. Il s'agit principalement de termes se référant à la nourriture et à la cuisine, par essence locales — et plus "psychanalytiquement" liées à la mère qui est aussi terre-mère —, des poids et mesures tels *salme* ou *tumuli* — selon la même logique, mais avec des connotations funéraires qui renvoient à la terre-refuge où retournent les morts —, des termes techniques liés à des activités agricoles ou artisanales ancestrales et, bien sûr, des surnoms ou '*ngiurie* et des proverbes, expressions d'une vision du monde et d'une sagesse non moins ancestrales.

Stylistiquement, ces expressions et les constructions syntaxiques qui les contiennent sont le plus souvent intégrées dans des passages en discours direct ou en discours indirect libre, car souvent, chez Verga, le narrateur fait partie des personnages.

En dehors de ces champs lexicaux bien précis et de l'oralité à laquelle ils renvoient, chaque fois qu'un écrivain a souhaité introduire des termes dialectaux, et d'autant plus s'il s'agit d'écrivains du vingtième siècle, il a dû les distinguer graphiquement en italiques et en fournir la traduction en note ou entre parenthèse pour d'évidentes raisons de compréhensibilité.

On peut cependant noter une évolution intéressante dans l'utilisation du dialecte, même réduite et contenue dans les limites de la communicabilité: jusqu'à la deuxième guerre mondiale, c'est le dialecte sicilien standard, pour ainsi dire, qui est utilisé par les écrivains siciliens, et ce pour les mêmes raisons qui furent celles de Verga et dans le même type de roman à vocation contre-historique. En revanche, après la deuxième guerre mondiale, l'usage du dialecte se modifie. Il serait en fait plus exact de dire qu'il se ramifie en sous-dialectes en fonction des origines exogènes lointaines des mots intégrés dans le sicilien standard ou de l'origine géographique de l'indigène qui les utilise. Cette nouvelle piste linguistique, à peine ébauchée par Sciascia à propos de l'origine arabe de son nom et de beaucoup d'autres patronymes et toponymes siciliens, est exploitée par des écrivains plus récents tels que Bonaviri et surtout Consolo.

Ce dernier, comme autrefois Verga au moment du Risorgimento, s'expatrie à Milan en 1968 et c'est depuis cet exil milanais, depuis cette distance et ce dépaysement, au sens propre, qu'il écrit à son tour son roman contre-historique sur la Sicile, ce « désert objectif, historique et social »³¹, convaincu que c'est pour lui « l'unique forme narrative possible pour représenter métaphoriquement le présent » ; un présent fait de conflits sociaux et de crise culturelle ainsi que d'une « contestation en littérature à l'initiative des deux fronts opposés des avant-gardistes et des expérimentalistes »³². Pour surmonter les bouleversements socio-politiques du moment et se réfugier dans sa demeure spirituelle, en effectuant son *nostos* vers cette Sicile dont tous ceux qui ont tenté de la quitter ont dû dire un jour « nec tecum nec sine te vivere possum », Consolo va utiliser ces expérimentations littéraires, en particulier celles de Gadda, ainsi que la relecture gramscienne et Pasolinienne de l'histoire politique et littéraire italienne,

³¹ *Ibidem*, p. 176.

³² *Ibidem*, pp. 180-181.

pour faire entendre « la voix de ceux qui n'ont pas le pouvoir de l'écriture »³³. Il poursuit en fait un double but : rendre leurs vraies voix aux Siciliens en-deça ou au-delà de « tous les langages logiques et illuminés qui dans leur limpide et sereine géométrisation excluèrent les voix "marginales" »³⁴ tout en mettant à profit les leçons de polyphonie linguistique d'auteurs tels que Gadda ou Pasolini, justement. Une nouvelle fois, en somme, la recherche esthétique est mise au service de la recherche identitaire comme Verga l'avait fait précédemment avec le naturalisme et le positivisme.

Littérairement et linguistiquement, Consolo s'attache donc à la redécouverte des origines multiples et de la langue plurielle de son peuple. Il commence par mettre l'accent sur ce que la mythique triade toscane Dante-Pétrarque-Boccace doit à l'école poétique sicilienne, dont les compositions en vers et les sonnets sont eux-mêmes redevables, pour le style et les métaphores, aux *qaside* des poètes arabo-siciliens — au premier rang desquels Ibn Amdis — et dont la langue, si l'on en croit Dante justement, était caractérisée par ce qu'il appelle son *mistilinguisme* dans le *De vulgari eloquentia*³⁵. Ce mistilinguisme sicilien originel, à l'origine même de l'italien moderne dont la naissance n'aurait donc pas eu lieu sans le creuset culturel sicilien, Consolo le décline dans la plupart de ses œuvres mais il est tout particulièrement audible dans son second roman *Il sorriso dell'ignoto marinaio*. On y entend, bien sûr, les voix, que l'on pourrait dire verghiennes, des paysans avides de terre et de justice mais comme ces voix sont étouffées, déformées par le langage savant de ceux qui prétendent en être les porte-parole³⁶, les intellectuels et les politiques du Risorgimento ou de l'*autunno caldo* de la fin des années Soixante, Consolo fait dire leur réalité quotidienne et leur misère expressive par une autre voix qui résonne depuis une époque où la Sicile pouvait encore espérer entrer dans l'Histoire au sens où l'entendait Sciascia. Cette voix s'exprime en sanfratellano, « une langue magnifique, romane ou medio-latine, demeurée intacte pendant un millénaire entier, incompréhensible pour moi, nous dit le protagoniste du roman de Consolo, comme pour tous ceux qui sont dotés d'un code linguistique moderne »³⁷. Et c'est bien le problème de cette langue parlée dans les villages du Val Démone par les lointains descendants des Lombards de Ruggero dont ils ont gardé le physique et cet idiome où se mêlent langues romanes et langues gallo-germaniques³⁸ : c'est qu'elle est devenue incompréhensible alors qu'elle seule peut dire ce mélange qu'est la Sicile, cette multiplicité dont est faite l'identité des Siciliens ; elle seule pourrait dire, et dit effectivement dans le roman de Consolo, la véritable Histoire de l'île et de ses habitants³⁹. Mais elle le dit grâce à une traduction, en note de bas de page.

L'autre possibilité de récupérer l'héritage multiculturel des Siciliens, en contournant l'obstacle de la langue, est celle qu'exploite Giuseppe Bonaviri dans un recueil de fables et d'historiettes intitulé fort opportunément *Novelle saracene*⁴⁰. Celui-ci, né dans l'arabe Minaw — aujourd'hui Mineo — a inventé ou plus exactement réinventé ces récits à partir d'un cahier où sa mère avait retranscrit les contes qu'elle leur disait à ses frères et à lui dans leur enfance. De l'habileté maternelle à "porter" le récit, forgée dans la fréquentation d'une tradition séculaire, Bonaviri conserve le rythme, les transitions et les conclusions qui reviennent comme des refrains ; la phrase musicale en quelque sorte. Mais ce qui compte ici ce n'est plus la langue à proprement parler mais la substance de ces nouveaux contes, faite du

³³ *Ibidem*, p. 182.

³⁴ *Idem*.

³⁵ Vincenzo Consolo, « La Sicilia e la cultura araba », in Id. *Di qua dal faro*, cit., p. 211.

³⁶ Vincenzo Consolo, *Il sorriso dell'ignoto marinaio*, cit., p. 119.

³⁷ *Ibidem*, p. 119.

³⁸ *Ibidem*, p. 102.

³⁹ *Ibidem*, p. 123.

⁴⁰ Giuseppe Bonaviri, *Novelle saracene*, Milano, Mondadori, 1995.

mélange inextricable de toutes les traditions orales qui se sont succédées ou entrecroisées en Sicile : la mythologie greco-romaine et sa cosmologie pagano-panique, les chansons de geste et les paladins de Charlemagne, les innombrables histoires satirico-morales du Sarrasin Giufà, tantôt sage tantôt idiot du village, l'Évangile apporté par les prédicateurs franciscains et dominicains et réasséné par les jésuites après la Reconquista espagnole, sans oublier l'ancien testament des juifs, chassés d'Espagne par cette même Reconquista, qui rejoignent, avec les hispano-mauresques chassés eux aussi, les juifs arrivés avec les Arabes au moment de la Conquista sarrasine!

Le résultat de ce syncrétisme culturel et religieux, qui reflète sans doute fidèlement l'atmosphère de tolérance propre à l'époque sarrasine justement, ne laisse pas d'étonner : on voit Jésus, abandonné dans une grotte par Marie, une jeune musulmane, puis adopté et nourri par une brebis (sans doute parente d'une certaine chèvre grecque et d'une certaine louve romaine) qui revient au village où il est bientôt embauché comme apprenti dans l'échoppe d'un oncle cordonnier nommé Michele-Gabriele, sarrasin comme lui. Il devient le compagnon de son cousin Giufà, fils de Madeleine, avec qui il se livre à son jeu favori qui consiste à voler grâce aux ailes d'un coq tué par une certaine Marasanta. C'est dans cette activité qu'ils sont surpris par Roland et Renaud qui parcourent le monde par haine du roi Frédéric Barberousse, assassin de Charlemagne. Après avoir demandé à Jésus, dans la langue fleurie de l'Arioste, s'il est le fils d'Astolphe qui vole sur le cheval Pégase, les preux chevaliers lui offrent leur protection contre les menées de Frédéric et de son compère le pape. Lorsque Jésus contracte la malaria, ce sont Massaro Giuseppe (Joseph, donc) et Angelo Mangiapicca (l'ange qui mange peu) qui soufflent sur lui pour le réchauffer pendant que Giufà l'amuse en transformant les mouches en papillons au grand dam de sa mère Madeleine qui lui lance : « Crois-tu que c'est le moment de faire des miracles ? Je me demande pourquoi je ne t'ai pas encore écrasé la tête comme je l'ai fait pour tes autres frères sans cervelle »⁴¹.

On peut, semble-t-il, conclure de tout ceci que, longtemps cosmopolites malgré eux pour avoir dû intégrer au cours des siècles les apports des cultures imposées par chaque nouvel occupant, les Siciliens ont en somme fait de cette diversité un cheval de bataille contre la langue et la littérature univoques et uniformes du Royaume d'Italie puis de la République italienne. Ce qu'ils n'auraient sans doute jamais fait si le Royaume d'Italie et la République italienne n'avaient pas existé.

Et c'est un nouveau et dernier paradoxe que nous voyons se dessiner ici car le discours identitaire régional ne s'élabore et ne se structure qu'en fonction et à partir du discours identitaire national du Risorgimento — ou de la crise culturelle des années Soixante — auquel il s'oppose mais dont il conserve les présupposés. En effet, ce sont les mêmes recherches historiques et d'historiographie littéraire, qui ont permis aux patriotes italiens de revendiquer leur identité nationale au nom de la continuité culturelle, qui servent aux Siciliens déçus par le Risorgimento pour revendiquer leur identité régionale. Les proverbes présents à profusion chez Verga, les idiotismes, les éléments dialectaux, les tours syntaxiques vernaculaires, qui émaillent ses récits proviennent certes d'une connaissance et d'une pratique personnelle du dialecte mais ils doivent aussi beaucoup au collectage ethnographique d'un Pitrè. Lequel était bien sûr un intellectuel sicilien travaillant sur son propre patrimoine régional, mais en fonction de règles et de nécessités dictées par un nationalisme naissant, où la pluralité de l'identité italienne se revendiquait et s'opposait à la main mise étrangère sur la péninsule. Il est d'ailleurs significatif que l'un des principaux historiens de la période risorgimentale, le Sicilien Michele Amari, se soit attaché à écrire une monumentale histoire des musulmans de

⁴¹ *Ibidem*, p. 27.

Sicile, alors même qu'il a été un fervent patriote et qu'il devient ministre de l'instruction publique du Royaume d'Italie après la révolution nationale de 1860. De la même façon, c'est au moment de « l'émigration en masse de paysans et ouvriers agricoles, avec le dépaysement qui en a découlé, un dépaysement subi dans un contexte urbain et industriel dont [il n'avait] pas la mémoire, dont [il ne possédait] pas le langage, un moment d'acmé de l'histoire (1968), de vif débat politique et culturel, de dur conflit social »⁴² que Consolo éprouve le besoin d'effectuer son *nostos* vers la Sicile plurielle des origines de la culture méditerranéenne.

Les mêmes causes produisent les mêmes effets auraient dit les positivistes et c'est donc bien parce qu'elle peut s'opposer à une identité nationale constituée que l'identité sicilienne s'est tout d'abord distinguée en tant que telle avant de se diffracter en de multiples sous-identités. Et c'est pourquoi nous avons dû suivre ici cette sorte de double processus qui est parti du multiple pour arriver à l'un à qui l'autre s'est opposé avant de se décliner à son tour en multiple.

Si tel n'était pas le cas, si le référent de départ n'était pas l'unité italienne manquée et l'unité sicilienne retrouvée à partir d'elle mais l'identité sicilienne se suffisant à elle-même, les sicilianismes n'émailleraient pas les récits de Verga, Pirandello, Consolo comme nous le disions plus haut, ils ne seraient pas laborieusement traduits entre parenthèses ou par des doublets en italien ou des périphrases en incise : ils seraient le récit. On ne parlerait d'ailleurs pas de sicilianismes mais on lirait du sicilien. Il ne faut pas oublier en effet que la langue sicilienne existe non seulement parce que nombre de Siciliens la parlent encore mais parce qu'il existe une littérature en langue sicilienne. Il ne faut pas oublier non plus que cette langue sicilienne est suffisamment éloignée de l'italien toscan pour qu'il existe des dictionnaires italo-siciliens et des recueils d'expressions siciliennes traduites et expliquées à l'usage des italophones. Lesquels italophones n'ont en revanche aucun mal à lire les auteurs dont nous avons parlé jusqu'ici, pour la bonne raison que, peu ou prou, ils écrivent en italien.

Le jour viendra peut-être où, selon les vœux de Consolo, les mots seront entièrement remplis par les choses⁴³ et où les Siciliens écriront leur histoire eux-mêmes⁴⁴ non pas dans la langue uniformisée et uniformisante du pouvoir quel qu'il soit, non pas dans une langue d'auteur artificielle et hybride comme celle de Camilleri mais dans une langue qui leur sera propre et qui reflètera la pluralité de leur identité. Le malheur c'est que plus personne ne les comprendra.

Lise Bossi, Université de Paris 4-Sorbonne.

⁴² Vincenzo Consolo, *Il sorriso dell'ignoto marinaio*, cit., p. 176.

⁴³ *Ibidem*, p. 120.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 123.